



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

55 | 2020
Varia

Jean-Claude Bonnet, *Les Connivences secrètes. Diderot, Mercier, Chateaubriand*

Paris, CNRS Éditions, 2020, 304 p.

Michel Delon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/6920>

DOI : [10.4000/rde.6920](https://doi.org/10.4000/rde.6920)

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 285-290

ISBN : 978-2-9543871-0-9

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Michel Delon, « Jean-Claude Bonnet, *Les Connivences secrètes. Diderot, Mercier, Chateaubriand* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 55 | 2020, mis en ligne le 08 février 2021, consulté le 10 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/6920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.6920>

Propriété intellectuelle

hommes de Mirabeau, se précise la fonction du *précédent*, en tant que sa réapparition se concrétise dans l'esclavage colonial. Quant à Condorcet, dans son *Tableau historique*, en évoquant la réapparition de l'esclavage comme une aggravation, il circonscrit sa fonction *par défaut* au sens où le nouvel esclavage s'inscrit dans la nouvelle économie du commerce triangulaire, fonction différentielle qui ne relève pas d'un simple rétablissement, mais marque une différence. Alors que l'esclave ancien était esclave *par hasard*, la connexion de l'esclavage sur la « race » amplifie un foyer de réflexions, certes antérieur aux Lumières, mais justifiant l'insuffisance du précédent antique pour comprendre « la servitude honteuse et cruelle » (Raynal).

Et Bertrand Binoche de conclure sur les usages du mot esclavage : « L'esclavage “proprement dit” est de fait insaisissable, *il est toujours mal dit* » (p. 180). Il montre donc en quoi les usages du mot esclavage s'inscrivent dans un domaine de la négation polémique, propre à l'indétermination, ce qui permet de conserver au qualificatif d'esclavage sa valeur d'antonyme de la liberté. Dans son propos conclusif, Bertrand Binoche insiste sur le fait que les Lumières enchevêtrent des modes d'argumentation dont la finalité est la fin des préjugés. L'ordre de la négation est donc toujours aussi essentiel. En effet, l'autre négatif est le préjugé qu'il convient de détruire si on veut y substituer une vérité, la configurer par des critiques convergentes sans aplanir pour autant les désaccords. Le préjugé, véritable Protée, se décline dans les champs de la croyance, sous le masque de la superstition, de la science qui se nomme la Providence et du pouvoir qui justifie l'esclavage sous toutes ses formes. Les Lumières ne sont donc pas un moment de transition entre le Grand Siècle et la Révolution française, elles ne relèvent guère plus d'un pathos motivant la promotion des droits du genre humain. Elles sont « une certaine appréhension de ce que “philosopher” veut dire » (p. 200).

Jacques Guilhaumou

Jean-Claude Bonnet, *Les Connivences secrètes. Diderot, Mercier, Chateaubriand*. Paris, CNRS Éditions, 2020, 304 p., EAN : 9782271118257

On connaît les travaux de Jean-Claude Bonnet sur ses trois auteurs de prédilection. Le présent recueil les prolonge, en s'attachant aux effets d'écho qui se font entendre entre des écrivains de trois générations, trois origines géographiques et trois sensibilités religieuses bien différentes. Attesté par une lettre, le lien est direct entre Diderot et Mercier, tous deux praticiens et théoriciens du théâtre. Entre eux et Chateaubriand,

il passe par des intermédiaires comme Joubert ou Fontanes. Mercier consacre des lignes enthousiastes à *Atala* dans la préface à la *Néologie*. La connexion textuelle opère parfois à partir d'un simple mot. En juillet 1780, Diderot qui a fait lire à Naigeon le manuscrit de l'*Essai sur Sénèque* lui demande de lui retourner ses « copeaux ». Mercier, au dire de son premier biographe, appelait aussi copeaux ses « pensées détachées ». Plus tard, Chateaubriand parlera des « stromates » de sa jeunesse, terme qu'on retrouve dans la *Néologie* de Mercier : « mélange de pensées avec celles d'autres auteurs, soit anciens, soit modernes ». L'un et l'autre termes renvoient à la même prédilection pour une parole en archipel, une écriture fragmentaire et une composition rhapsodique. Les critiques des trois larrons ne s'y trompent pas. Morellet, plus tard Sainte-Beuve leur adressent des reproches similaires. Sainte-Beuve accuse Chateaubriand d'avoir finalement renoncé à composer des « ouvrages vraiment joints et consistants », au profit de pages isolées et de beaux morceaux. La critique vaut pour Diderot et pour Mercier. Tel est le fil qui court à travers la quinzaine de chapitres du recueil et qui lui donne sa cohérence.

Consacrée à Diderot, la première séquence s'intéresse successivement au travail encyclopédique, à la correspondance amoureuse avec Sophie Volland, à la querelle des Bouffons et la rupture avec Rousseau, à la réflexion dramaturgique et enfin aux *Éléments de physiologie*. « Ce livre, si c'en est un, ressemble à mes promenades : rencontré-je un beau point de vue ? je m'arrête et j'en jouis. » Telle est la revendication de nonchalance au début de l'*Essai sur Sénèque*, telle pourrait être aussi celle de Jean-Claude Bonnet qui a intitulé *Promenade dans l'œuvre* son essai sur Diderot en 2012. Il propose ici un portrait du Philosophe dans ses distractions. « Un bon esprit doit être capable de distractions, mais ne doit point être distrait », explique l'article de l'*Encyclopédie*. Comme dans l'ouverture du *Neveu*, la distraction est un « libertinage d'esprit » qui se laisse entraîner par les idées mais sait revenir à ce qui lui tient à cœur. Samuel Formey ne dit pas le contraire à l'article ATTENTION (*Logique*) de la même *Encyclopédie*. Un équilibre se cherche entre la dispersion des articles, signés de l'astérisque, ou des lettres écrites au fil du temps et les recueils qu'on n'a pas manqué de tirer des articles d'histoire de la philosophie, des lettres à Sophie ou de l'échange avec Falconet. On ne connaîtra jamais le début de la correspondance amoureuse ni la liste exacte des contributions de Diderot à l'*Encyclopédie*. Tel est le prix d'une esthétique du décousu assumée par l'écrivain, tel est aussi celui de l'élégante désinvolture du commentateur qui se réfère toujours à l'édition de Lewinter, se promène avec Diderot, cite Sainte-Beuve, Michelet ou Barbey, mais a choisi de ne pas prendre en considération ce qui a pu être fait sur Diderot et sur l'*Encyclopédie* depuis quelques

décennies. Il réclame pour lui-même « une sorte de hors temps qui est celui de l'œuvre » (p. 58). Les *Éléments de physiologie* fournissent peut-être un modèle à cet équilibre qui reste toujours à trouver entre les organes et le cerveau, entre l'autonomie de la périphérie et la centralisation de l'encéphale.

Louis Sébastien Mercier explicite, avec un sens de la provocation qui lui est propre, la tentation de la fragmentation. « Il y a chez Mercier cette même phobie du livre qu'il a su déceler chez Diderot » (p. 115). Les livres devraient être rendus à la pulsion de l'écriture et libérés de leur reliure, de même que la langue devrait retrouver une inventivité, trop souvent contrainte par les normes pédagogiques et académiques. Après le refus du volume, la deuxième partie du recueil étudie, chez l'auteur du *Tableau de Paris*, l'invention d'un regard, le culte des grands hommes, le credo de la sympathie puis le génie de la religion. Paris est privilégié comme un objet sans forme ni limite qui inspire au piéton, entre voyeur et espion, la série des chapitres, regroupés en un *Tableau* au singulier. Il est symptomatique que la postérité transforme souvent ce *Tableau* en *Tableaux de Paris*, de même qu'elle a fait inversement des *Essais sur la peinture* de Diderot un *Essai sur la peinture*. La montagne et surtout la Révolution s'imposent bientôt comme des objets similaires, impossibles à cerner mais jetant un défi à la pensée et à la littérature. Les pages consacrées au regard sont nourries par la culture cinématographique de J.-Cl. Bonnet qui multiplie les références à des films. La question religieuse est la plus subtile à traiter puisque le spiritualisme de Mercier doit faire passer de l'athéisme de Diderot au christianisme affiché par Chateaubriand. Chez l'encyclopédiste, l'homme est défini comme un être des lointains dont l'imagination rejoint des forces qui le dépassent, et la religion possède un pouvoir d'émotion et d'entraînement qui peut être employé pour le meilleur ou pour le pire. Mais il est difficile de suivre J.-Cl. Bonnet quand il met en relation les « chapitres courts » de *Mon bonnet de nuit* et du *Génie de christianisme* (p. 183). *Mon bonnet de nuit* juxtapose des fragments non numérotés alors que le *Génie de christianisme* organise et hiérarchise les chapitres en quatre parties, subdivisées en livres, eux-mêmes scandés par chapitres. Dans ses choix formels, le spiritualisme du premier est irréductible à la religion révélée du second, contrôlée par une Église et une Tradition, mais les trois hommes se rejoignent dans la reconnaissance des « beautés du christianisme ».

La troisième partie s'attache à la concurrence chez Chateaubriand entre éternité et postérité, à son esthétique « néoclassique et maniériste », à sa pratique du journalisme et au statut du musée. La poétique des ruines constitue bien une des « connivences secrètes et non des moindres » de Diderot à Chateaubriand, en passant par Mercier mais aussi Bernardin de Saint-Pierre et Volney. *Le memento mori*

devient devoir de mémoire et leçon d'histoire. Sur la fin des *Mémoires d'outre-tombe*, la visite à Charles X, en exil à Prague, vieilli, rejeté hors de l'histoire, suggère la mue du monarchiste, respectueux des traditions, en un écrivain tourné vers la postérité. Mue parallèle du styliste classique en un coloriste, « dynamisant et même dynamitant » le beau idéal (p. 228). La *Vie de Rancé* aurait quelque chose « du charme et de l'incongruité maniéristes », évoquant plutôt Greco ou Tintoret que Poussin (p. 231). Cette double postulation opposerait Chateaubriand aux nostalgiques du passé aussi bien qu'aux dogmatiques de l'avenir. En lisant cette analyse, on songe à la réception du voyageur par un général polonais à Prague. Le général salue en lui « le patriarche de la liberté de la presse » et son épouse l'auteur du *Génie du christianisme*. Le mémorialiste de commenter, comblé : « J'étais heureux de réveiller à divers titres de nobles sympathies dans des cœurs étrangers, d'être tour à tour pressé sur le sein du mari et de la femme par la liberté et par la religion. »

Mercier et Chateaubriand se retrouvent, visiteurs du dépôt des biens confisqués du clergé au couvent des Petits-Augustins dont Alexandre Lenoir fit un Musée des monuments français, ouvert au public selon une scénographie toute nouvelle. Mercier s'enchant de dépôt qui lui offre « l'image irrégulière mais frappante de la confusion des siècles ». Il ne se lasse pas de cette brocante à l'image d'un pays révolutionné : « Huit jours entiers ne purent rassasier mes regards et la curiosité de ces images hasardeusement accumulées et quelle éloquence sortait de ce sujet fortuit. » Il est d'autant plus déçu quand il retrouve le dépôt transformé en musée : « C'en est fait, ils ont classé les siècles. » Les hasards de la promenade sont effacés au profit d'un cours d'histoire de l'art. Pour dramatiser l'itinéraire, il propose : « Apportez des flambeaux ; que tout ceci s'anime. » Chateaubriand semble au contraire critique dans le *Génie du christianisme* en 1802 quand il condamne ce rassemblement de débris qui ont perdu leur sens et leur sacralité, mais il l'est déjà moins, avec le recul, dans les *Mémoires d'outre-tombe* lorsqu'il rapporte ses souvenirs d'une société bouleversée par les événements. Il ne peut la comparer qu'à « la collection des ruines et des tombeaux de tous les siècles entassés pêle-mêle après la Terreur dans les cloîtres des Petits-Augustins. » Une autre référence à l'œuvre d'Alexandre Lenoir est sans doute lisible dans le récit que le mémorialiste fait de sa visite et de sa nuit forcée dans l'abbaye de Westminster, « temple monolithe de siècles pétrifiés ». Lieu shakespearien où le souffle de l'histoire ne peut se dire que grâce à une réinvention de la langue.

À la façon des statues rapprochées par Lenoir, tels sont les trois écrivains réunis par J.-Cl. Bonnet. D'un point de vue académique, et au risque de jouer le rôle de Nageon, de Morellet ou de Sainte-Beuve, on

regrette que les chapitres composés il y a plusieurs années n'aient pas été actualisés et, plus généralement, que les analyses ne dialoguent pas avec d'autres travaux critiques. Les pages sur les Petits-Augustins, pour prendre ce seul exemple, pourraient être enrichies par la documentation de Dominique Poulot sur l'invention du patrimoine sous la Révolution et l'Empire et par le catalogue de la belle exposition que Geneviève Bresc-Bautier et Béatrice de Chancel-Bardelot ont consacrée en 2016 au *Musée révolutionnaire. Le Musée des monuments français d'Alexandre Lenoir*. Plusieurs études du catalogue citent la formule stupéfiante de Mercier, saluant une « collection magnifiquement confuse, poétiquement désordonnée », et fournissent des détails sur la mise en pratique de sa suggestion de parcourir les lieux à la lueur de torches. En 1807, Napoléon visite ainsi le Louvre et l'impératrice le Musée des monuments français. Des dessins célèbrent les événements. Germaine de Staël imagine aussi Corinne dans l'atelier de Canova : « À la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paraissent des figures pâles qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. » C'est exactement l'animation souhaitée par Mercier. Sans vouloir faire rentrer « l'hérétique » dans le rang, il apparaît plus proche de ses contemporains. Les « connivences secrètes » tendent à isoler les trois écrivains. D'autres affinités les associent à Rétif, le grand absent du livre, à Delisles de Sales, à Fourier parfois, on pourrait allonger la liste. Le grand mérite de l'essai de J.-Cl. Bonnet est de libérer Diderot, Mercier et Chateaubriand des rangements simplistes, mais la question des catégories, qu'elles soient de périodisation et de style, est sans doute vite évacuée. La notion de tournant des Lumières, explique la préface, « a longtemps prévalu quoiqu'elle ne soit pas très éclairante » (p. 6). Elle fait pourtant retour dans le livre sous le nom de « crise des Lumières » (p. 242). Ailleurs il est question du premier Romantisme (p. 185) et ressurgit un préromantisme qu'on croyait définitivement aux oubliettes (p. 228). On peut étudier la vie culturelle sous la Révolution et sous l'Empire, J.-Cl. Bonnet l'a fait dans les deux volumes collectifs novateurs qu'il a dirigés. La périodisation culturelle n'est pas simplement celle des événements politiques. Quelle est cette « période sans nom » des années 1780-1820 (selon le titre du recueil publié aux Classiques Garnier en 2016) où s'expérimentent des modèles de pensée et des formes d'écriture, dans un jaillissement rare ? Quelles autres scissions éclairent des convergences qui ne sont pas toujours connivences ? Les textes parcourus de l'*Encyclopédie* aux *Mémoires d'outre-tombe* embrassent presque un siècle. On y voit se croiser une discontinuité de l'expression et une continuité nouvelle de valeurs. La discontinuité correspond à la crise de la psychologie et de la

poétique classiques. Ce qu'on appelle *néoclassicisme* recouvre parfois un académisme, c'est celui des institutions de l'Empire, parfois un anti-académisme qui se réclame d'une énergie primitive et va se mêler paradoxalement au romantisme. La ruine est nostalgie du passé, conscience de l'irréversibilité du temps et goût du fragment. Plus profonde que la succession dynastique, parallèle à la tradition religieuse, la continuité nouvelle est celle d'une mémoire qui se confond avec la postérité chargée de juger les puissants et de réhabiliter leurs victimes. La postérité devient une opinion publique élargie, le Panthéon suscite une sacralité sans transcendance tandis que le musée hésite entre gestion du passé et invention de l'avenir.

Michel Delon

Andrew Curran, *Diderot and the art of thinking freely*, New York, Other Press, 2019, 520 p., ISBN : 9781590516706

Ce livre se situe dans la grande tradition des biographies intellectuelles et mêle avec bonheur des récits de vie et des analyses textuelles. Profitant des travaux antérieurs tout en proposant des perspectives ou des accents originaux, A. Curran propose un texte vivant et riche, digne de son objet !

Comme l'indique le titre, A. Curran a fait le choix de mettre en avant un enjeu transversal : l'art de penser librement. Dès le prologue, qui commence par la scène étonnante qui vit un groupe de voleurs déterrer Diderot en 1793, sans que personne ne le remarque, l'ouvrage souligne la puissance critique de la pensée diderotienne en la mettant en rapport avec sa postérité. La question de l'héritage de Diderot est alors posée en relation avec celle de la (non) publication : si la plupart des œuvres les plus puissantes de Diderot n'ont pas été publiées de son vivant, on peut penser que ce n'est pas seulement pour éviter la persécution, mais parce qu'il a préféré un dialogue avec les générations futures. C'est sans doute pourquoi, selon A. Curran, il est aujourd'hui le plus pertinent (« most relevant ») des philosophes des Lumières (p. 7).

Parler d'art de penser librement à propos de Diderot n'est sans doute pas particulièrement original. Mais A. Curran travaille cette thématique d'une manière intéressante en la déployant sur l'ensemble du livre. Comme on pouvait s'en douter, un premier enjeu est l'émancipation à l'égard de la religion et la critique des conceptions théologiques de l'homme et du monde. Dans les premiers chapitres, A. Curran expose avec un art consommé de la narration la manière dont le jeune Denis, tout en poursuivant des études classiques, s'éloigne progressivement de la religion de ses parents et de la carrière qu'ils lui destinaient. Sur cette